

Philippe Blanchet : «Rejeter un accent, c'est toucher à l'identité de l'être», *Libération*, le 24 avril 2016.

Entretien avec Marie Piquemal

Selon le sociolinguiste Philippe Blanchet, la glottophobie, discrimination liée à une façon de parler, est un phénomène très répandu en France. Dès 1970, l'élite a considéré que la norme était la prononciation parisienne. Tous les accents ne pénalisent pas de la même façon : celui des banlieues est le plus mal vu.

- «Rejeter un accent, c'est toucher à l'identité de l'être»

Il a insisté auprès de l'éditrice pour faire changer la formulation dans le résumé de la dernière de couverture de son livre. «*Non, ce ne sont pas des "milliers" de personnes qui sont concernées, mais des "millions". Croyez-moi.*» Elle l'a cru, ils ont tapé dans le mille. Philippe Blanchet met des mots, intellectualise un ressenti, partagé par des pans entiers de la population à des degrés divers : la discrimination sur la façon de parler. L'accent, les tournures grammaticales et les expressions. Philippe Blanchet est sociolinguiste dans un laboratoire de recherche à Rennes-II, il étudie les langues et les replace dans leur contexte social. Il s'exprime avec l'accent de Marseille. Rencontre.

Vous utilisez ce drôle de mot : «glottophobie», que veut-il dire exactement ?

C'est un terme que j'ai inventé au milieu des années 90, car je n'étais pas satisfait de l'expression «discrimination linguistique», peu utilisée d'ailleurs, car la plupart des personnes n'ont pas conscience qu'il s'agit d'une discrimination. Le terme glottophobie permet d'intégrer justement cette dimension sociale. Je le définis comme le fait d'exclure des personnes de l'accès à des droits ou à des ressources comme la vie publique, l'éducation, l'emploi, le logement, les soins, etc. parce qu'on considère incorrectes, inférieures ou mauvaises et de façon arbitraire des langues, des usages d'une langue ou des façons de parler, sans toujours avoir pleinement conscience de l'ampleur des effets produits sur ces personnes.

Une discrimination sans le savoir ?

Oui, exactement. L'idéologie sur la langue est si forte dans notre pays que les gens ne s'en rendent même pas compte. C'est une discrimination qui n'est pas reconnue par la loi, donc pas passible de sanctions. D'ailleurs, les employeurs le disent ouvertement, «votre candidature n'est pas retenue, votre façon de vous exprimer ne convient pas pour le poste». C'est surtout vrai dans les métiers de la parole, de la communication, forcément. Il y a une gradation dans la discrimination : en haut de l'échelle, je mettrai l'accent du Midi. C'est celui qui pénalise le moins car on lui attribue des «bons côtés» : c'est l'accent du soleil, l'accent des vacances. Ensuite, vous avez l'accent breton, alsacien, chti... Et tout en bas, l'accent des banlieues : le plus discriminant.

Est-ce si répandu comme forme de discrimination ?

Vous ne pouvez pas imaginer tous les témoignages que je reçois depuis la sortie du livre. C'est impressionnant. J'ai touché une vraie question sociale. Et pour être honnête, c'est plus grave et répandu que ce que je ne pensais au départ. Dans mon livre, je mets des mots sur quelque chose ressenti par des millions de personnes à un moment de leur vie. Chacun revisite son histoire, comprend qu'il n'aurait pas dû ainsi se sentir obligé de gommer son accent natal, ou d'abandonner sa langue pour gagner en légitimité au travail. Qu'il aurait pu tenir tête et s'affirmer. C'est extrêmement violent de s'en rendre compte, parfois douloureux. J'en ai vu certains se mettre à pleurer. Vous rouvrez une cicatrice. La souffrance est aiguë car vous touchez à l'identité de la personne. Une langue, quelle qu'elle soit, c'est un marqueur d'identité. C'est d'ailleurs pour cette raison que les ados se créent des mots qu'ils utilisent entre eux, cela fait partie du processus de construction. Une langue sert à dire qui nous sommes. Rejeter, même sur le ton de la blague, une manière de parler, un accent, une langue, ce n'est pas simplement dire : ici, on utilise tel logiciel pour communiquer plutôt que tel autre. Mais c'est toucher à l'identité de l'être, rejeter ce qu'il est.

Est-ce pareil dans les autres pays ?

C'est très français. Je ne connais aucun autre pays où la norme de la langue est aussi pesante sur la population, si ce n'est peut-être la Turquie. Il faut voir le scandale que cela a été quand le président du conseil territorial de la Corse a dit quelques mots en préambule en corse ! Mes camarades linguistes du Canada et d'ailleurs ouvrent de ces billes quand je leur raconte... En France, on considère les différences dans les manières de parler comme des déviances, comme autant d'obstacles à la vie commune. Mais cela relève du mythe.

Du mythe ? Pourquoi ?

Une langue unique, cela n'existe pas, à moins de robotiser les humains ! On a toujours créé de la diversité. Et puis, cette idée qu'une société ne peut fonctionner que si on s'exprime tous exactement de la même façon est fautive. A l'école, on parle de l'importance de la « maîtrise de la langue ». Ce mot « maîtrise » est chargé de sens. Comme s'il était question de la dompter, de la domestiquer à la manière d'un animal sauvage. Nous avons un rapport très particulier à la langue, de l'ordre du totem, d'un symbole absolu de l'identité nationale. C'est presque une religion. Je pèse mes mots. Un exemple. Lors du débat parlementaire sur la déchéance de la nationalité, il y a quelques semaines, une députée a tweeté : « *Respecter la France, c'est d'abord respecter sa langue...* » L'attachement à la langue est de l'ordre du sacré, ancré dans la tête des gens dès l'école. Ce qui explique d'ailleurs que la plupart l'acceptent, jouent le jeu, renoncent à leur langue régionale ou immigrée, à leur accent régional ou social, changent leur manière de parler, les mots qu'ils emploient en se disant ne pas avoir le choix. L'idéologie est tellement prégnante qu'on transpose cette pression sur les langues étrangères. On va par exemple collectivement considérer que bien parler l'anglais, c'est s'exprimer avec l'accent de la bourgeoisie londonienne. Comme si c'était le seul accent valable ! Alors que vous pouvez parler l'anglais à votre façon, les anglophones ne donneront pas d'importance à votre accent.

Pourquoi ce penchant à la glottophobie ? D'où cela vient-il ?

L'explication est politique. Le français est une langue semi-artificielle, elle a été élaborée de manière consciente au XVII^e siècle par un petit groupe de personnes, les hommes de lettres proches du pouvoir. L'objectif était de se démarquer du latin, la langue de l'Eglise, tout en lui ressemblant un peu. D'où les emprunts nombreux, au latin et au grec. Il y avait aussi l'idée politique d'une langue volontairement complexe pour tenir le peuple à l'écart, de s'en réserver l'accès tout en considérant que c'est la seule langue légitime.

L'ordonnance de Villers-Cotterêts a quand même fait du français la langue officielle du pays...

L'interprétation qui en est faite est fautive. Lisez, ce texte dit que les décisions de justice doivent se rendre dans «*la langue maternelle des sujets du roi de France*» pour qu'ils comprennent. Cela voulait donc dire dans leurs langues régionales... et non en français, comme on nous l'a fait croire ! Par ailleurs, l'ordonnance ne parlait que des décisions de justice, et non de l'ensemble des actes administratifs. Ce texte ne fait pas du français la langue officielle, contrairement à l'interprétation qui en a été faite. Pourtant, depuis, il sert de fondement historique, d'argument officiel pour discriminer : on dit aux gens, «vous pouvez faire valoir vos droits de citoyens à condition d'utiliser le français».

Mais cela n'explique pas la discrimination à l'accent ?

Cette distinction est arrivée bien plus tard. Tant que l'usage du français était réservé à une élite, l'accent n'avait pas d'importance. Chacun employait sa langue ou son parler régional, et c'est surtout cela qui était rejeté. Mais avec la mise en place de l'école publique, le peuple s'est peu à peu approprié la langue française. Au fil du temps, l'usage du français a fini par se généraliser, et les accents locaux et sociaux se sont développés. Ce n'est qu'à partir de là, disons dans les années 70, que l'élite de ce pays a cherché un autre moyen de se démarquer. L'accent est alors devenu un marqueur social. L'élite a considéré que la norme était la prononciation standardisée parisienne. La chasse aux accents régionaux s'est développée à ce moment-là.

Et depuis ? Cela s'est-il atténué aujourd'hui ?

On vit une forme de régression dans la société française, où l'on accepte de moins en moins la diversité. C'est vrai pour les langues, pour les accents, mais aussi les tournures de phrases, les expressions. On accepte de moins en moins la différence.